

Lausanne en 1789

Autor(en): **M.D.L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 47

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois. . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c.) la ligne ou
 de la Suisse 20 c.)
 de l'Étranger 25 c.) son espace

Lausanne en 1789.

Nous trouvons dans un de nos journaux de l'époque la lettre suivante, datée de 8 janvier 1789, et adressée par un étranger en séjour à Lausanne, à un de ses amis, à Paris.

Cette épître décrit d'une manière fort spirituelle et originale la physionomie que présentait alors notre petite capitale, qui ne comptait que sept ou huit mille habitants. On pourra se convaincre, par la manière dont on y vivait en 1789, qu'on ne s'y préoccupait pas trop de la grande révolution qui venait d'éclater en France et allait changer la face de l'Europe.

Lausanne, le 8 janvier 1789.

« Tu me plaisanteras autant qu'il te plaira, mon cher, sur ma manière de voir ; tu amuseras ta société à mes dépens, en communiquant cette lettre à Mme de **, qui ne peut me pardonner, dis-tu, la préférence que je donne à la société d'une petite ville, dans un pays sauvage, aux agréments que présente la société choisie des boudoirs de Paris ; — je n'en passerai pas moins mon carnaval ici, sans répondre de ce qui pourra s'ensuivre.

Enchanté du riant automne de ce pays, je te parlais, dans ma dernière lettre, de l'inépuisable beauté de ce canton, qui n'est qu'un vaste jardin anglais ; des eaux sous toutes les formes, des bois de toute espèce, des montagnes de toutes grandeurs, un lac qui mérite le nom de mer, des glaciers, des neiges éternelles, des vignes, des champs, des prés, des bruyères, des grottes, des châteaux, des villes dans des précipices et d'autres sur le sommet des montagnes ; du mouvement avec cela et de l'aisance chez le peuple.

La bizarrerie de la construction de la ville de Lausanne est des plus piquantes ; l'extrême irrégularité du sol fait de chaque maison une habitation pittoresque ; ici, l'on entre de plein pied au grenier d'une maison ; là, on découvre, du fond d'une cour, les points de vue les plus riants.

Quant à la société lausannoise, imagine-toi une petite ville où se trouvent réunis, comme à Spa, des habitants de toutes les parties du globe, sans exception, qui se sont donné le mot pour y faire adopter les usages de tous les pays, le luxe de toutes les nations ; une petite ville où il semble que tout se soit rencontré pour y venir jouir des fortunes plus ou moins grandes amassées dans les quatre parties du monde.

On trouve ici, et assez abondamment, des tapis de Perse, de Turquie, des places de Paris, des cristaux d'Angleterre, de la porcelaine du Japon.

Les Hollandais y trouvent de la bière, des pipes, du genièvre, du thé et du vin du Cap ; — les Anglais, des chevaux, des wiskey, du punch, du claret, du Porto, du Madère et des papiers anglais ; — les Russes, des traîneaux, des fourrures, des liqueurs ; — les Allemands, des poêles chauds et des bavaroises ; les Français, du café, de la limonade, des cheminées, des jolies femmes, des médecins, des nouvelles ; — les Italiens, des sorbetti, des tableaux, des antiques, de la musique. En vérité, c'est un enchantement ; on vous invite à des déjeuners, des diners, des soirées à double collation, des soupers.

On joue, on danse, on fait de la musique ; on donne des parties de campagne, de vendange, de traîneaux ; on a des sociétés d'hommes ou des sociétés de femmes ; quelques troupes de comédie ambulantes ; d'autres, bien meilleures, d'amateurs. On parle anglais, allemand, italien, hollandais et assez bon français.

Il y a à Lausanne beaucoup de gens instruits, des gens qui auraient de l'esprit dans nos cercles les plus brillants ; des gens de lettres, des savants, des élégants, des gens du meilleur ton ; il ne manque ici que quelques aimables roués pour se croire dans Paris.

Mais les mœurs ont encore quelque chose de sauvage ; les femmes s'y piquent encore de vertu, parlent quelquefois de devoirs ; cependant l'agreste n'est pas porté à l'excès. Ce qui me fait donner au d... ce que personne ne veut m'expliquer, c'est la cause de cette aisance générale chez les nobles et chez les bourgeois, de cette générosité que nous ne connaissons pas, de cette hospitalité plus ou moins coûteuse. Tout y est cher, et cependant on bâtit, on décore, on boise, on construit des cheminées, les parquets se couvrent de tapis ; les croisées s'embellissent par de grands vitrages ; les rues s'éclairent ; les voitures roulent ; les livrées se multiplient, tout annonce une opulence croissante, et on s'obstine à me soutenir qu'il n'y a ici aucune industrie, ni manufactures, ni commerce, ni grande activité, ni place lucrative. Ce qui augmente ma surprise, c'est d'apprendre que, malgré ces sacrifices continuels faits au luxe et au plaisir, la charité moissonne abondamment ; on compte à Lausanne, à côté des aumônes faites par les particuliers, de nombreuses institutions philanthropiques ; nous

avons des chambres d'assistance pour les pauvres bourgeois et les pauvres habitants, une maison d'instruction pour les orphelins, une confrérie de maçons, une bourse allemande, une bourse académique, une confrérie de tailleurs.

En raison de la rigueur de l'hiver, il vient d'être créé, en outre, divers établissements de secours, tels qu'un magasin de bois et de braise, un magasin de pommes de terre, une distribution de soixante et dix soupes le matin et autant le soir, dans une salle bien chauffée, etc., etc. Oui, tout, jusqu'au plaisir, semble s'envelopper de charité; un bal bourgeois se donne il y a huit jours; on se rassemble, on danse, on rit, on s'amuse, on s'échauffe, et on oublie que le thermomètre est à 15 degrés au-dessous de zéro.

Une jolie femme s'en souvient cependant, fait sa ronde et l'on court, le lendemain, demander l'absolution au pasteur le plus voisin, en lui présentant, pour *confiteor*, 180 Livres pour les pauvres.

M. D. L.

Les orateurs.

Vieille fable.

Un vaisseau ballotté des vents,
Allait tant bien que mal, victime du gros temps.
Les passagers et l'équipage
Pouvaient, en s'unissant, résister à l'orage,
Point du tout, on délibéra;
Au lieu d'agir, on pérora.
A la manœuvre! on est en risque!
Criaient par ci par là quelques marins prudents,
Et nous prenons mal notre bisque,
Pour disputer; soyons moins éloquents,
Et faisons quelque chose. A ce soin salutaire,
Et dont l'avis prudent venait fort à propos,
Un orateur soutint, mais non en quatre mots,
Qu'il était d'abord nécessaire
De discuter l'origine des vents.
Ajoutez, dit un autre aussitôt, les courants.
Fil dit quelqu'un croyant résoudre
La chose encore plus savamment:
Il faut, *primo*, contre la foudre,
Qui gronde épouvantablement,
Etablir un paratonnerre.
Enfin, tous ces avis raisonnés longuement,
Et convenables seulement
Pendant le calme, ou bien à terre,
Retardent la manœuvre; et les vents et les flots
Sur une côte affreuse éteignent l'espérance.
Vaisseau, passagers, matelots,
Tout périt par trop d'éloquence.

Lo telefauno.

L'est tot parâi onna galéza einveinchon què cé telefauno, qu'on sè pào quie dévezâ du la metsance sein être d'obedzi dè s'escormantsi à ruailâ coumeint on comi d'exerçiço; kâ mé on boeilè, mein on oût; et quand on peinsè qu'on pào djasâ du Lozena tant qu'à Dzenéva, on ne sâ pas què derè; kâ cein sarâi rudo molési à crairè se cein n'étâi pas veré. Mâ n'ia pas! l'est la pura vretâ et parait que lo fi d'artsau a onna vertu qu'on lâi cognessâi pas lè z'altro iadzo. Eh bin, lo fi d'artsau, que s'usè quand on ein fâ dâi creblîo âo dâi ferrets dè caïon, ne resistè pas

mé, à cein qu'é oïu derè, quand on s'ein sai po féré ludzi lè mots su lo telefaune, et faut bin tsouyî quoui dévesè et coumeint on dévesè, kâ on preteind que l'ein est dè cein coumeint d'on so âo dè la cutrà de 'na tserri, que s'usont bin dè pe rudo et qu'ont pe soveint fauta dè rasseri se faut dérontrè dè la villie espacette que se faut veri on tsamp in sémorè, et parait que cé fi d'artsau ein eindourè onco prâo suivant lè gaillâ et suivant coumeint dévesont.

— Ne sé pas que y'a, desâi l'autro dzo on citoyen dè pè Lozena qu'avâi du féré onna coumechon à Dzenéva pè lo telefauno; mâ n'é quasu rein comprâi à cein qu'on m'a repondu, et portant ne su pas on sordiau et n'ouïo pas du.

— Oh! cein ne m'èbâyè pas, lâi repond on bou-tequi, que cognâi cein âo tot fin; kâ suivant quoui lâi a étâ dévant vo, lo telefaune pào avâi souffâi, et s'on dévesè trào rétso, lo fi d'artsau est binstou use et ma fâi cein ratè.

— Et vo crâidè que cein pào féré oquiè?

— Se le crâyo!... compto bin!... Assebin l'est po cein que y'é défeindu à mè comis dè féré djui lo telefaune ein allemand, kâ n'ia rein de têt po abimâ l'uti....

Ora l'est binsu po cein qu'on dit que l'administrachon dâi telefauno vâo décidâ dè mettèrè âo concou la fabrecachon d'on fi d'artsau dè trâi mimero et demi dè pe gros què cé qu'on a ora po quand foudra établi l'affèrè dâo coté dè Berna.

Un coup d'œil en arrière

à propos de la toilette des dames.

V

Maintenant que nous avons passé en revue les différentes phases de la toilette des dames romaines, nous allons énumérer un peu les artifices, les minauderies dont elles usaient pour plaire et cacher leurs défauts physiques. Ovide affirme qu'on enseignait aux jeunes filles la manière de rire pour faire valoir leurs charmes. Aujourd'hui, cela ne s'enseigne plus, cela s'apprend tout seul. Bref, on disait aux jeunes Romaines: « Si vos dents sont noires, ou trop longues, ou mal rangées, vous pourrez, en riant, vous faire beaucoup de tort. N'ouvrez que peu la bouche, que vos joues se creusent de deux fossettes et que la lèvre d'en bas recouvre l'extrémité des dents supérieures. Evitez un rire trop fréquent; que les sons que vous ferez entendre aient quelque chose de doux et de féminin. »

L'art de pleurer avec grâce était aussi recommandé; c'était le moyen qu'elles employaient le plus habituellement pour obtenir quelque cadeau.

Nous n'oserions pas croire que ce moyen soit encore utilisé de nos jours.

L'écrivain que nous citons ajoute qu'une autre manœuvre était celle qui consistait à faire précéder la scène de larmes d'une scène d'évanouissement.

Chose curieuse, les dames romaines prenaient plaisir à estropier certains mots en supprimant les consonnes. Ce vice de prononciation devenait un agrément. On retrouva en France, plus tard, cette afféterie ridicule parmi les petits crevés du Directoire et de l'Empire, qui disaient: Une femme *adoa-*